

Parmi les gens d'ici

LE DOCTEUR JACQUES-AMBROISE MONPROFIT

homme de tous les combats

Il est né à Saint-Georges-sur-Loire le 7 octobre 1857. Son père, Louis Monprofit, le déclare à la mairie le surlendemain. On lui a donné les prénoms de Jacques Ambroise ; Jacques comme son grand-père, déjà Saint-Georgeois, et dont la femme repose au cimetière de la commune. La famille habitait, semble-t-il, une maison sur la place qui porte aujourd'hui son nom, et qui à l'époque était simplement le champ de foire, à l'entrée du bourg.

Un an mil huit cent cinquante sept le neuf octobre à midi, par devant nous Jérôme Puygéron, maire et officier de l'état civil de la commune de St. Georges sur Loire Canton et municipalité du dit St. Georges, depuis le canton de Neuvion sur Loire, est comparu Fernand Pierre Monprofit âgé de trente cinq ans, habitant au dit bourg, lequel nous a présenté un enfant d'un sexe masculin, né en son domicile avant midi à sept heures du matin, de lui déclarant et de Dame Françoise Elise Sueube, sa femme, sans profession âgée de vingt cinq ans et auquel il a déclaré vouloir

Donner les prénoms de Jacques Ambroise. Lesdits présentations et déclarations faites en présence de Messieurs Jérôme Sueube, âgé de trente six ans, greffier de la justice de paix du Canton de St. Georges sur Loire et Auguste Blanchard, âgé de vingt trois ans, agent d'ordre du même Canton, domiciliés tous les deux au dit bourg, et nous avons signé le présent acte avec le déclarant et les témoins, après lecture.

M. Puygéron
J. Monprofit
D. Sueube

Le grand-père de l'enfant est propriétaire, le père huissier de justice après avoir exercé la fonction d'instituteur. Ce dernier s'investit tôt dans la vie publique. Dès 1860, on trouve son nom dans la liste des conseillers municipaux. Et le 14 mai 1871, il est élu maire de Saint-Georges, dès le premier tour, avec 11 voix sur 17, c'est à dire à la majorité absolue, devançant largement Mrs Suaudeau et de Cumont, qui, à tour de rôle, lui succéderont. L'élection s'est déroulée selon la loi d'avril 1871 qui exigeait que le premier magistrat soit **choisi parmi les conseillers municipaux**. Quelle nouveauté ! Jusqu'alors, et pour les communes de moins de cinq mille habitants, les maires étaient nommés par le préfet, et pris parmi les fidèles soutiens au régime.

Au même moment, Paris s'épuise dans les derniers jours de la Commune et va vivre la terrible « semaine sanglante », alors que le conservateur Adolphe Thiers exerce le pouvoir exécutif. La France vient de perdre l'Alsace et la Moselle, en Lorraine.

Le second Empire a succombé sous les coups de la défaite, et la III^e République vient de naître.

Que se passe-t-il ensuite ?

Le 18 juin, soit un mois après, on élit un nouveau maire au cours d'une session marquée par l'absence de Louis Monprofit. Il semble d'ailleurs destiné à des carrières brèves de premier officier. C'est un intermittent... !

En 1873, il quitte définitivement Saint-Georges pour Angers, où il commence une nouvelle aventure de conseiller municipal et d'adjoint. Particulièrement dévoué à l'intérêt public et à son quartier de la Doutre, il assure l'intérim du maire entre le démissionnaire Jules Guitton, et le républicain Alexis Maillé. Cela dure cinq mois. Républicain convaincu, il se fait remarquer par son indépendance d'esprit. Aujourd'hui, une place d'Angers, dans cette Doutre qui lui était chère, porte son nom.

Nul doute : ces engagements successifs ont marqué l'éducation de Jacques-Ambroise, encore enfant. Il suit les cours du Lycée qui s'appellera plus tard David d'Angers, puis entreprend des études de médecine. C'est un élève brillant, particulièrement studieux, dont la volonté tend vers un but : devenir chirurgien.

En décembre 1883, l'année même où son père devient brièvement maire d'Angers, Jacques-Ambroise est reçu à l'internat des hôpitaux de Paris, second de sa promotion. Il s'engage totalement dans la voie d'une chirurgie nouvelle qui, prenant en compte les découvertes de Pasteur, pratique une asepsie, c'est à dire une désinfection des salles d'opération, des pansements, du matériel, des blouses du personnel, beaucoup plus rigoureuse, et réduit ainsi les infections post-opératoires. Il soutient sa thèse de doctorat avec un travail remarqué sur « *Les salpingites* », c'est à dire des infections de l'appareil génital féminin.

Et il voyage ! Il part observer les cliniques, les pratiques chirurgicales en Suisse, en Autriche, en Allemagne. Plus tard, il complètera ses informations par des visites en Italie, en Angleterre, en Belgique... L'Europe, déjà.

En 1888, il rejoint son Anjou natal ; désormais il habite rue de la Préfecture et ouvre sa clinique privée à Saint-Martin. Il y fait preuve d'énergie, de conscience professionnelle, d'écoute des gens, de talent. Il modifie d'abord profondément les pratiques de la gynécologie et de l'obstétrique, en organisant des locaux fonctionnels où l'asepsie devient une règle impérative. A la fin du XIX^e siècle, cela aussi est nouveau ! Il ne se limite pas à ce secteur d'intervention : il pratique toutes les opérations qui sont nécessaires pour sauver ses patients ou améliorer leur sort. Il manifeste toutefois un goût plus prononcé pour les interventions abdominales ou pelviennes. Ses réflexions et ses études personnelles l'amènent à perfectionner sa technique, parfois à en mettre de nouvelles au point.

En 1890, il a épousé, à Chalonnes-sur-Loire, Marie Frémy, fille d'un propriétaire-négociant. La famille est bien connue à Chalonnes, et Jacques-Ambroise est ainsi devenu le beau-frère de Lucien Frémy, distillateur, propriétaire d'une des plus anciennes fabriques de liqueurs en Anjou, puisque créée en 1816. Ce dernier est alors maire de la localité, et conseiller général de Maine-et-Loire. Les jeunes époux ont chacun dépassé la trentaine, et le couple restera sans enfants.

Jacques-Ambroise écrit des traités médicaux, des articles dans des revues ; il fonde même, en 1894, l'Anjou Médical, qui ouvre ses colonnes aux chirurgiens de la région. Sa renommée s'étend ; on vient le voir opérer. Il est un maître dont on observe les gestes et le savoir faire, dont on écoute les leçons qu'il prodigue avec un vrai talent d'orateur.

En 1898, il devient titulaire de la chaire de Clinique chirurgicale ; cela va lui permettre de faire construire un bâtiment à l'hôpital, d'aménager de nouvelles salles d'opération, un laboratoire de radiographie ;

ce professeur brillant, exigeant, admiré de ses étudiants, cumule les honneurs, mais n'oublie pas l'exemple paternel. Dans cette vie bien remplie, il va inclure de nouvelles préoccupations. En 1893, il est élu conseiller municipal, alors que son confrère Guignard est maire d'Angers. Voilà encore un domaine où il va déployer une activité intense, mettant en pratique son expérience de médecin : bureau d'hygiène, bureau de bienfaisance, crèches, usage des poubelles dans certaines rues de la ville, ligne de tramway rue Saint-Jacques, construction d'un nouvel abattoir, distribution de crédits aux écoles... Il s'implique dans de nombreuses activités à caractère social.

D'étiquette « républicain progressiste », ce que nous appellerions aujourd'hui centre droit, l'homme politique a pourtant ses zones d'ombre, et sa générosité naturelle ne s'étend pas à tous les domaines de la vie. Il n'hésite pas à parler avec hargne de « *l'argent juif* » lors de sa campagne de 1908, et à flétrir le capitaine Dreyfus, qui fut condamné au bague pour trahison en 1894, simplement parce qu'il était juif, mais réhabilité en 1906. L'antisémitisme était affirmé, revendiqué sans honte par nombre de gens de toute obédience et l'« affaire » Dreyfus avait profondément divisé la société française. De même, il justifie la colonisation du Maroc, célébrant avec enthousiasme « *les petits soldats... qui arrosent de sang français* » cette terre africaine. Paradoxe étonnant chez celui qu'on serait volontiers tenté de qualifier d'humaniste...

Il est élu à la tête d'un conseil composé de cinq tendances différentes, où aucune majorité n'apparaît. Rude tâche ! C'est au cours de son mandat que se produiront les terribles inondations de 1910. La levée craque. Maire d'Angers, il organise les secours, fait distribuer des bons alimentaires aux sinistrés, se démène sur tous les fronts. Il reçoit, le 6 décembre, Louis Puech, ministre des travaux publics qui vient voir les lieux les plus atteints. L'a-t-il accompagné sur sa terre natale de Saint-Georges ?

Il s'intéresse aussi à l'urbanisme et à l'aménagement de sa ville. N'a-t-il pas cautionné un projet original qui installerait un musée des Beaux-Arts dans le château d'Angers, et détruirait les maisons du quai Ligny pour installer à leur place un espace vert et paysager ?

Mais la vie politique a ses hauts et ses bas. Battu aux municipales de 1912 par le Dr Barot, il est élu en 1904 et 1919, conseiller général. Il devient député dès 1910 contre ce même Dr Barot.

En ce début de XX^e siècle, la tourmente qui va bouleverser l'Europe s'annonce, de manière inexorable. C'est d'abord la guerre dans les Balkans, à laquelle Jacques-Ambroise Monprofit va participer comme chirurgien, et dans laquelle il s'est engagé volontairement.

Expérience inoubliable ! Il a vécu les déchirements de ce qui va devenir « la poudrière » des Balkans, et l'une des causes du prochain conflit européen. De retour, il s'occupe de secours à apporter aux familles sans ressources.

Puis, éclate l'effroyable première guerre mondiale. Il a 57 ans, en 1914. Qu'importe ! Il part pour le front, car il a mis au point, encore une fois, une nouveauté : l'auto-chir, cette ambulance qui permet d'opérer les blessés sur le terrain même des combats. Il fait modifier ses instruments afin qu'ils soient adaptés à la chirurgie de guerre, et met au point un lien anti-hémorragique. Il est à Verdun, en Champagne, en Artois. Dans tous ces lieux de sinistre mémoire, il travaille, il opère.

L'ancien poilu Marius Autran évoque ainsi son action. « **Violamment projeté à terre, avec une douleur atroce, le tibia de sa jambe droite... cassé en deux par un gros morceau d'acier... Depersin put... dans son malheur recevoir les premiers secours d'urgence. La jambe ligaturée et pendante, les brancardiers ne parvinrent à la première ambulance qu'au bout de 2 km à travers des chemins défoncés. L'amputation était inévitable. Ce fut le chirurgien éminent, le Dr Monprofit qui s'en chargea** ». Autran parle d'« **une personnalité du monde médical** » La scène avait lieu à Verdun le 2 mars 1916.

Malade, il est démobilisé en 1917, et rentre chez lui, à Angers. L'inactivité est pour lui une notion inconnue et il reprend ses cours et son travail de chirurgien, malgré la fatigue, tenace, qui ne le lâche plus. En 1921, dans Strasbourg redevenue française, il participe, une dernière fois, au congrès de chirurgie. C'est la grippe, qui met fin, brutalement, le 30 janvier 1922 à la vie de cet homme inlassable. Il a seulement 64 ans.

Dès l'annonce de son décès, les hommages affluent. En particulier, ceux de ses pairs et de ses étudiants auxquels il a toujours manifesté une attention bienveillante.

Les principaux journaux de l'Ouest, mais aussi l'Echo de Paris dont son frère Onésime avait été un collaborateur apprécié, et la République Française dressent un portrait, élogieux comme il se doit, du savant, du député de Maine-et-Loire, du praticien, du confrère, de l'ami, en soulignant « **sa forte personnalité, son tempérament de luttteur vigoureux et autoritaire** » (L'Ouest). Léon Philouze, dans l'Express de l'Ouest se plaît à décrire « **son abord parfois brusque,**



brusque, sa loyale franchise parfois un peu rude (qui) dissimulait mal une bonté exquise ».

A ses funérailles, « imposantes », titre le Petit Courrier, assiste toute l'élite intellectuelle, politique et sociale de l'Anjou. Parmi les nombreux maires présents, on remarque l'adjoint de Saint-Georges-sur-Loire, venu rendre un dernier hommage à l'enfant du pays.

L'église St-Laud, où fut célébrée la cérémonie funèbre était tendue de noir, et une grande partie de la population de la ville, dont il avait su se faire aimer, a tenu à accompagner sa dépouille jusqu'au cimetière de l'Ouest.

Un an après, son buste réalisé par le sculpteur Morice est inauguré dans les jardins de l'école de médecine. Fondu par les Allemands durant la deuxième guerre mondiale, il a été remplacé, à la demande du professeur Rénier par une copie.



Le Petit Courrier du vendredi 3 février 1922

Et c'est ainsi que le Saint-Georgois, Jacques Ambroise-Monprofit, accueille toujours ceux qui ont décidé de se consacrer à la médecine et à la chirurgie.

Sources :

- * Archives municipales de St Georges
- * Arch. départementales
- * Etude du Pr Rénier : « *Quatre figures médicales angevines du début du XXe siècle* »
- * François Lebrun : « *Histoire d'Angers* »
- * Marius Autran : « *Images de la vie seynois* »
- * Sylvain Bertoldi : « *Angers au coeur.* »

Françoise Capelle.